

ILS SE SOUVIENNENT...

Les choses qu'on oublie

C'était il y a longtemps... Aujourd'hui la mémoire peine à reconstituer ce qu'était alors le quotidien d'un enseignant. Les téléphones portables, réservés à quelques collègues ostensiblement branchés, ressemblaient à des talkies-walkies. Les autres utilisaient les téléphones fixes, des appareils gris à cadran mobile dont on décrochait le combiné comme dans les vieux films en noir et blanc. On pouvait appeler un bureau, un service intérieur voire le standard mais pas un numéro en ville ou pire encore un numéro interurbain. Il y avait quand même quelques privilégiés, tous de rang A, qui pouvaient téléphoner *urbi et orbi* ce qui suscitait la jalousie des moins favorisés et animait les discussions du conseil d'UFR où l'on débattait des « sommes exorbitantes » que coûtaient au budget de la Faculté les communications « injustifiées » de certains collègues peu soucieux des deniers publics. *To phone or not to phone that was the question*. En cette époque arriérée apparurent pourtant peu à peu, et presque en se cachant, les premiers ordinateurs. Il s'agissait de grosses machines à écrire dans lesquelles il fallait insérer deux disquettes dont l'une faisait fonction de « système » et l'autre recueillait des données. Aujourd'hui, on parle d'applications ou *applis* et de *data*. Il fallut apprendre à manier une *souris* et placer le pointeur au début d'une ligne. Faute d'automatisme, cela prenait beaucoup de temps. Le pointeur allait en haut de l'écran ou tout en bas, passait par inadvertance sur l'onglet « fermer ». Le texte qu'on avait péniblement écrit et qu'on avait oublié d'enregistrer était perdu. L'ordinateur a été pour beaucoup une dure école de patience. Nous eûmes le secours de leçons d'informatique. Il y en eut de deux sortes : l'une pour les scientifiques et l'autre adaptée à un public réputé peu enclin à la logique et à la technologie. Je me souviens qu'on m'apprit à faire une *chartflow*. Qui sait aujourd'hui ce que cet anglicisme veut dire ? D'ailleurs on ne compte pas les mots qui ont disparu. Qui se souvient des ordinateurs PCW Amstrad, des PS Olivetti, des Siemens, des Atari, des Goupil qui, pendant quelques années, furent la marque (française) préférée de l'Éducation Nationale ? Puis ne restèrent plus que deux produits créés par les deux sorciers de l'informatique, Steve Jobs et Bill Gates : le macintosh et le PC, deux ordinateurs personnels, qui donnèrent naissance à deux clans aussi opposés et irréconciliables que ceux formés par les mitterrandistes et les chiraquiens. Cependant les progrès furent rapides. Un collègue, un jour, (c'était je crois un angliciste) me montra une espèce de petit briquet avec son capuchon. Il prononça un mot que je ne connaissais pas et que je ne retins pas sur le moment. Puis il me dit, en tapotant sur l'objet, qu'il y avait « là-dedans » tous ses cours rédigés pendant plusieurs années. Je sais que je fus longtemps perplexe car on pouvait donner deux interprétations contradictoires de cette nouvelle réalité : 1) Est-ce que la clé USB (puisque c'était d'elle qu'il s'agissait) avait accompli ce prodige de mémoriser toutes les pages que nous avons écrites ou 2) est-ce qu'elle ne suggérait pas plutôt que les textes nombreux que, pendant une vie d'études, nous avons accumulés se réduisaient en fin de compte à presque rien, à une trace à peine visible au fond de ce qui

ressemble à un bâton de rouge à lèvres ? Cette dernière hypothèse est probablement la bonne.

En ce temps-là, tout changeait. Le campus se couvrait de nouveaux bâtiments. Les espaces verts étaient moins foisonnants. Pour compenser, dans les salles de classe, les tableaux blancs et les marqueurs colorés remplaçaient les tableaux noirs et les nuages de craie. On pouvait écrire en bleu et souligner en rouge. Les enseignements poussiéreux avaient un air de printemps. Dans ce décor renouvelé, des visages nouveaux, un peu déconcertés, nous observaient avec curiosité pendant les cours. Sous l'égide d'Érasme, l'université retrouvait un peu de l'universalité qu'elle avait perdue depuis le moyen-âge avec toutefois cette différence qu'il n'y avait plus de langue unique (le latin) ni de cursus commun (arts libéraux, arts mécaniques, médecine, et droit). Il fallait tout réinventer à condition de préserver certaines habitudes auxquelles beaucoup tenaient. On argumentait dans le conseil d'UFR pour définir des correspondances entre enseignements français, allemand, italien ou britannique. Les défenseurs de la « dissertation à la française » (introduction, thèse, antithèse, synthèse et conclusion) n'étaient pas prêts à accepter les formes de la « deutsche Dissertation », « eine Art Thesenpapier, das die *disputatio* ergänzen und vorbereiten soll » (travail préparatoire devant compléter et préparer la *disputatio*). Pouvait-on considérer que le mot anglais « essay » était la traduction du français « dissertation » ou le nom donné à un exercice spécifique à la culture britannique ? La formule « Creative writing and essay writing are more closely linked than you might imagine » pouvait-elle être acceptée ? En italien, le mot *dissertation*, selon les cas, se dit de trois façons : « saggio, tema, ou tesina ». Autant dire, affirmaient les plus austères qu'on ne disserte pas en Italie. Difficile de soutenir une idée plus fautive que celle-là. Toute personne imprégnée de culture classique sait que les Italiens ont hérité des Grecs et des Romains un goût très marqué pour la rhétorique. Les débats étaient passionnés, se prolongeaient au-delà du raisonnable et n'aboutissaient à aucune conclusion. On sortait épuisé à la nuit tombée : sur le campus les parkings étaient déserts. Il y eut aussi des polémiques sur les différents systèmes de notation et leurs valeurs relatives. On cherchait des équivalences, on faisait des règles de trois, on utilisait des formules encore plus compliquées. On avait l'impression de devoir assembler des mécanismes de montres avec des rouages disparates dont les formes étaient entre elles incompatibles. L'idéal d'une université européenne heureuse paraissait un rêve évanescent.

Heureusement les étudiants n'avaient que faire de ces subtilités. Ils vinrent et finalement, comme dans les opéras bouffes, tout finit par s'arranger. Les premières étudiantes allemandes qui fréquentèrent mes cours se placèrent au premier rang alors que les étudiants français, comme toujours, s'installaient tout au fond de la salle. J'étais presque gêné de cette proximité d'autant qu'au bout de quelques instant elles se mirent à tricoter. On me dit, plus tard, que c'était en effet une mode qui s'était créée peu de temps avant en Allemagne. Il fallait se résigner. C'était au fond une habitude sympathique. D'une semaine à l'autre, je voyais l'ouvrage avancer. Et je n'avais plus besoin de regarder ma montre. Je sus très vite en regardant la progression des rangs que c'était le quart, la demie, la fin du cours. J'étais toutefois déstabilisé quand brusquement ces auditrices d'un genre nouveau posaient la laine sur la table et écrivaient quelques mots sur de petites feuilles de papier. Avais-je dit une bêtise ? Me donnaient-elles une note sur vingt ? Ou bien marquaient-elles le nombre de mailles qu'elles avaient faites ? En tout cas c'était agréable de parler devant un public qui, contrairement aux étudiants français toujours en train de

transcrire la moindre de mes phrases, m'écoutait d'un air rêveur. J'avais l'impression d'une conversation au coin du feu : je parlais, elles étaient assises juste à côté, attentives à leur ouvrage, nous passions un bon moment. Au bout de très peu d'années, les Allemandes cessèrent leur tricotage. La mode avait sans doute passé. Ou bien on leur avait expliqué avant leur départ que, dans un amphi français, il fallait se tenir sagement assis les bras croisés. Après l'ouverture à l'est, j'eus l'occasion d'accueillir des Roumaines. Discrètes, elles parlaient aussi bien italien que français. Aux examens écrits elles avaient toujours les meilleures notes. On m'expliqua qu'avant d'obtenir une bourse Erasmus, elles étaient durement sélectionnées, elles étaient « la crème de la crème », on se les arrachait. Puis vinrent les Grecques. Je ne parvenais pas à mémoriser leurs noms de famille que je trouvais très compliqués. Je pris le parti de les appeler par leur prénom. Mais elles s'appelaient toutes Heleni. Je dus les numéroter. Il y avait Heleni 1, Heleni 2 etc. À la fin de l'année, après les examens, elles exigeaient que je me fasse photographier à côté d'elles et de leurs parents venus pour l'occasion. Une coutume hellène me dirent-elles. Une ou deux photographies de moi sont peut-être exposées sur un manteau de cheminée quelque part dans le Péloponnèse. Mais y a-t-il des cheminées au pays d'Ulysse ? Mon portrait est plus probablement collé sur la porte d'un frigidaire. Au cours d'un examen oral, des étudiantes espagnoles me tutoyèrent avec beaucoup d'insistance. Un hispaniste me donna l'explication. Après la fin du franquisme, la fièvre de la movida s'empara de toute l'Espagne. À l'université, à part quelques vieux professeurs à l'ancienne, tout le monde, étudiants et enseignants, se tutoyait. Le collègue réfléchit un instant puis ajouta : « Vu ton âge, elles auraient dû te vouvoyer. Mais elles ont dû craindre qu'en te disant *vous* tu penses qu'elles te prenaient pour un vieux. Alors elles ont opté pour le tu. Faire croire à son examinateur qu'on le juge encore jeune est une bonne précaution. » Maintenant que je suis retraité, elles n'auraient pas d'hésitation, elles me vouvoieraient tout de go.

Il y a bien quinze ans que j'ai quitté l'université. On me tient au courant de ce qui s'y passe. Je sais que récemment beaucoup d'enseignements ont eu lieu *en distanciel*. À l'époque à laquelle je me réfère il y avait le télé-enseignement. Dans le sous-sol de la faculté des lettres se trouvait un studio avec une grosse lampe rouge qui s'allumait au-dessus de la porte quand on enregistrait. Il fallait faire silence. Je me souviens avoir dispensé des cours en utilisant des cassettes audio. Encore un objet qui a disparu. J'ai aussi le souvenir du « baladeur » qui eut un énorme succès. Des placards publicitaires proclamaient : « Vous l'avez rêvé, Sony l'a fait. » Le baladeur n'est plus et je me demande ce que sont nos rêves devenus. Récemment, j'ai trouvé chez moi dans un tiroir un Mp3. Il ne m'est plus d'aucun usage. Je constate qu'en évoquant le passé, j'ai fait un catalogue de choses disparues. Je remarque aussi que je n'ai pas parlé de livres, et pour cause : heureusement, ils sont toujours bien là.

Claude Imberty